

HISTOIRE D'UN TIGRE

PAR L'ABBE DE SAVIGNY

Une nombreuse réunion à coutume de se grouper chaque jour autour des tables de la taverne anglaise d'Arrowsmith, située à Paris, rue Neuve Saint Marc.

Parmi ces habitués, beaucoup d'artistes français, couverts à la cuisine britannique font honneur au rosbif, que, par un échange de procédés, les naturels de la Grande-Bretagne arroseront de nombreuses libations de vins de France.

Plus d'une fois, la conversation avait roulé sur les intarissables questions de rivalités internationales; plus d'une fois les naturels des bords de la Seine avaient lâché cette épithète sacramentale: la perfide Albion.....et plus qu'une fois John Bull, appelant flagamment à son aide l'épigramme, avait riposté par une de ces croquades si populaires en Angleterre, qui personnifient le peuple français dans un porruquier gascon, orné de fausses moustaches et vêtu de faux-cols, de jabots et de manchettes en papier; ou bien encore, le travestissement en croquemite en mangeur de peupliers, ayant une indigestion des pays qu'il a conquis et qu'ils est obligé de restituer.

Plus d'une rixe sérieuse avait eu lieu: la boxe et le duel avaient plus d'une fois servi d'intermède au raout. Dans le but d'une pacification durable, on venait enfin de mettre à l'index les questions brulantes d'amour-propre national, et on était tombé d'accord unanimement, d'alimenter à l'avenir la conversation de tout autre propos, sous peine d'un grog général au genièvre, payé par le délinquant.

Il arriva qu'à un mois de septembre, la table de la taverne fut tout à coup envahie par une bande d'amateurs de chasse: c'était précisément à l'époque où le préfet de police de la capitale autorise le meurtre du lapin et de la perdrix qui ont leur domicile dans les limites de sa juridiction.

On avait apprécié l'art avec lequel l'hôtelier anglais savait cuire à point le train de derrière d'un lièvre, et, chaque jour, les Robins-des-bois de la banlieue fournissaient des victimes à sa broche. Bientôt les chasseurs, gens à la langue aussi agie qu'un pied léger, se mirent à raconter à qui mieux mieux les exploits de leur vie incertaine. Dieu sait ce que leur imagination enfanta de faits surhumains!

D'abord on commença par le récit de la chasse au gibier du terroir natal..... puis on s'éleva jusqu'à la chasse pyrénéenne ou alpine; on poursuivit, sans quitter la table, le chamois et l'izard à travers les précipices: on les attrapa à la course. Un convive avait tué assez d'ours pour coiffer une compagnie de garde nationale. Un autre raconta comment, avec un fusil Lefaucheur, il avait contraint une lice et ses quatre carcasses à danser devant lui, et en mesure, un galop Musard.

De tous les chasseurs, un seul était silencieux; il se nommait M. Robert. C'était un vieillard presque sexagénaire, dont le regard était narquois et l'expression de figure insouciant. Il passait pour avoir eue une existence aventureuse, mais rarement il abordait le chapitre de ses souvenirs.

—Et à vous, monsieur Robert, n'est-il pas arrivé quelque événement extraordinaire dans vos chasses? dit un commensal, un jour que la causerie a-

vait été plus animée que de coutume.

—Oh!.....oh!.....fit le vieillard sans paraître avoir mémoire d'aucun fait curieux..... Puis, comme si le souvenir lui revenait, sa tête se releva..... son regard brilla d'une flamme subite..... une expression de terreur, qui fit croire un moment à un malaise qu'il éprouvait, se manifesta sur sa figure, —ce n'est rien, messieurs, dit-il aux personnes qui se disposaient à le secourir, ce n'est rien.....c'est un souvenir..... qui date de plus de trente années; de mes veines, il passera tout à l'heure dans les vôtres. La pensée seule des événements que je vais raconter, fait dresser douloureusement le peu de cheveux qui me sont restés sur la tête.

Un des acteurs de l'aventure que je vais vous dire et dans laquelle j'ai joué un rôle principal, appartenait à la nation anglaise; ainsi, messieurs, chacun ici aura le droit de frémir exclusivement pour son compatriote.

Je commence.

Vers l'an de grâce 1814, je fis connaissance du capitaine Mac-Clenchem, de l'armée du Bengale. Un long séjour dans quelques parties peu salubres de l'Inde avait détruit la santé de cet officier, et il avait obtenu de résider quelque temps au Cap, dont le climat devait lui être favorable. Ce fut là que commença avec le capitaine Mac-Clenchem une liaison qui plus tard devint une amitié dévouée. Quand le temps du congé du capitaine fut expiré et que sa convalescence lui permit de retourner à ses drapeaux, il m'arracha une demi-promesse de l'accompagner à Calcutta, la cité des palais, comme la nomment ses habitants, et de là à Polynagabad, où un de mes parents se livrait à la culture de l'indigo.

Avant de pousser plus avant, messieurs, dit M. Robert, il est convenable que je vous donne quelques détails plus précis sur mon ami le capitaine Mac-Clenchem, car ce n'était pas un homme ordinaire, quoique à l'époque dont je vous parle il ne fut plus que l'ombre de lui-même, il avait les symptômes de la décadence physique de l'athlète, avec le teint basané de l'indien et son laisser-aller dans la démarche; ce corps, qui ne brillait plus comme il avait brillé quelques années auparavant, par la grâce et les signes de la force, était comme ces édifices bien construits dont le temps peut emporter quelques ornements, mais dont il est encore obligé de respecter la masse. Le capitaine Mac-Clenchem, tel pris, était encore un homme d'une agilité et d'une force peu communes.

Sa renommée était grande à la guerre et à la chasse. Quoique la modestie l'empêchât de révéler ses exploits j'en sais quelques-uns que je mettrais au défi les plus braves et les plus entreprenants de tenter.

Par exemple un de ses passe-temps ordinaires était de suivre la trace des éléphants sauvages. Il les excitait, et, au paroxysme de leur furie, il se présentait à eux et leur arrachait avec sang froid des poils de la queue.

Ce fait, Messieurs, continue le narrateur, ne peut être mis en doute par quiconque a connu le courage méthodique de mon ami, et s'il est besoin de vous donner un autre exemple, de son flegme, je vous dirai qu'à la fameuse défense de la tabelle de Hogungber, ou quelque nom à peu près semblable,

on vit le capitaine se tenir sur l'affût d'une pièce de vingt-quatre hors de service et donner des ordres à des canonniers, en leur désignant avec l'index les positions sur lesquelles il fallait faire feu. A peine avait-il fait le geste, un boulet siffla et emporta le doigt étendu. Le capitaine Mac-Clenchem, sans paraître ému, voulant continuer la démonstration aux soldats, lève le doigt majeur et le place dans la direction du feu. Une balle frappe et emporte ce second doigt. "Je leur en donnerais bien un troisième, dit le capitaine en riant, mais ils l'emporteraient encore et ça me gênerait pour prendre du tabac." Et il descend en riant.

Voilà l'homme, Messieurs, que je devais vous faire connaître avant de pousser plus avant dans les détails de mon histoire.

Maintenant nous allons marcher à grands pas dans les événements.

Après une traversée assez anoyeuse, nous parvîmes à l'embouchure de la rivière Houghly, et, soit par l'absence de marée ou pour tout autre chose qui manquait, nous fûmes obligés de mouiller. C'est une douce et bonne chose que le mouillage pour un être naturel, qui n'a pas un goût natif pour le séjour du vaisseau. La seule pensée de fouler la terre donne une joie indicible, le sol le plus aride devient un paradis, le roc le plus dur à sous les pieds l'élasticité du velours. Avec quel empressement je demandai donc à mon ami de m'accompagner à terre! avec quelle joie j'entendis son adhésion à mon offre! La côte n'avait rien de pittoresque et d'engageant: c'était une immense plaine stérile et sablonneuse; mais mon imagination la couvrait d'arbres ombragés, la tapissait de gazons verts comme l'émeraude, la peuplait d'oiseaux au riche plumage et aux chants joyeux.

Le grand canot fut mis à la mer pour aller faire de l'eau; le capitaine Mac-Clenchem et moi, après nous être munis de provisions copieuses, nous escortâmes jusqu'au rivage les futailles vides qu'on envoyait se remplir. Il arriva qu'une d'elles se défonça et fut abandonnée à terre par les matelots.

Moi, je donnais à mes jambes toute la latitude d'exercices qu'elles voulaient bien prendre, et quand la lassitude commença à se faire sentir et que l'appétit sonna l'heure du repas, mon ami le capitaine et moi cherchâmes un site convenable à notre collation, mais pas un arbre ne nous offrait son ombrage.

Le capitaine avisa la futaille vide..... nous la roulâmes à l'endroit qui nous parut le plus propice, elle nous servit à la fois d'abri et de vivan, et protégés par son nombre, nous procédâmes aux apprêts du festin.

Déjà la volaille froide avait reçu un grand échec, le jambon volait par tranche sous la lame du couteau, nous arrosons le tout d'un vin exquis, dont les douces vapeurs ramaient à notre esprit le souvenir du pays, la mémoire des affections lointaines..... Nous avions chacun porté des toasts aux amis à la famille..... (à continuer)

MUSIC

Miss L. Hackett will open a class for Piano and Organ instruction and the Theory of Music.

Lessons given at pupils' homes if required—Terms low.

Tignish, Nov. 3rd 1896.

THE SLAUGHTER SALES



I have been waiting for developments for the true inwardness of these sale. In many cases the prices are increased 30 per cent. AND THEN REDUCED, bringing them back to par. Customers WHO KNOW THE VALUE of Goods will Find my prices as low as any in the market and the largest Stock in the County to select from. My constantly increased sales is the best evidence that I AM IN IT, and cannot be WELL CROWDED OUT.

BARGAINS In Ladies and Gents Fur Goods
In Ladies Dress Goods
In Boots and Shoes
In Fur Coats and Sleigh Robes
In Ready-made Clothing
In Hats and Caps.

Christmas Novelties, suitable for presents, from Childhood to old age, At very low prices.

ALL KINDS OF FARM PRODUCE WANTED



ROBT. T. HOLMAN

Summerside Dec. 9th 1896

DALTON & GALLANT

We are now installed in our New Store where we invite the Public to give us a call

—COME AND SEE OUR TEN CENTS GOODS—
PUREST AND BEST DRUGS.

We have unsolicited testimonials from our wholesale supply houses, that we in particular ALWAYS insist, when ordering Drugs, to get the Purest and best that the market can supply.

We are therefore ready at all times to supply the PUREST DRUGS at as low a price as can be had.

We buy for cash, we get discounts, we sell for cash, we make everything count. We have no bad debts, we economize in every way —All this is a benefit to the buyer.

PATENT Our shelves are filled with the popular patent medicines of the day—As to price—Well, try us once. If you do each and every time you will need medicine you will come and buy at the —

TIGNISH DRUG STORE.

RE ESTATE OF J A BRENNAN

TIGNISH

All persons indebted to the above Estate are hereby notified to make immediate payment of their respective accounts at Michael Brennan's store at Tignish.

The balance of the stock saved from the fire will be sold at a bargain. Parties wanting Boots, Shoes, Harness and Ready-Made Clothing will find this store to be the best and cheapest place to spend their money.

JOHN P. BRENNAN
ASSIGNEE

Old Paper for sale at this office. 2 cts. per LB—